

Le pompier Corot

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 26

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206079>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LE POMPIER COROT

Le célèbre paysagiste Corot séjourna à Montreux, vers 1845, avec quelques jeunes peintres de ses amis, Parisiens et Genevois. Au nombre de ces derniers se trouvaient Daniel Bovy et Barthélemy Menn. Les compatriotes de Corot étaient Lavoine, Harduin, Hubert. Ainsi que l'écrivit M. Armand Leleux, dans un article paru dans la *Bibliothèque universelle*, il y a plus d'un quart de siècle, article d'où nous tirons ces lignes, la joyeuse bande logeait dans une petite auberge portant cette enseigne singulière : *Pillet, hôtel du Pont à pied*. Le prix de pension était de deux francs par jour. Enchanté de ses hôtes, M. Pillet les régala de vin chaud après souper, pour le seul plaisir de passer la soirée en leur compagnie, avec son ami Vautier, capitaine des pompiers.

Un soir, tandis que les artistes entonnaient un chœur d'atelier, retentit soudain le cri de : « Au feu ! » D'un bond le capitaine des pompiers saute à la rue. Les peintres le suivent et s'attellent à la pompe, aux côtés des hommes de Montreux. Il brûlait dans les environs de Vevey, on ne savait exactement où.

« On prit le pas gymnastique accéléré, guidés par le capitaine qui tenait la tête de l'équipage, et bientôt l'on fut sur la grande route. L'attelage semblait avoir des ailes. Vernex, Clarens furent traversés au pas de course, sans échanger avec les habitants accourus sur le pas des portes d'autres paroles que celles-ci :

— Où est le feu ?

— On l'ignore, allez toujours.

On brûlait le chemin, traversant l'espace qui séparait villages et hameaux. L'année était particulièrement chaude, la poussière épaisse, hommes et pompe disparaissaient dans les nuages que soulevait leur course rapide. Tout à l'action, aveuglés, la gorge desséchée, on s'occupait peu les uns des autres. Cependant Hubert et Harduin, attelés à côté de Corot, jetaient de temps en temps un coup d'œil de commisération sur leur ami. La sueur lui coulait du visage, sa respiration devenait bruyante, pénible, et c'était à grand-peine qu'il pouvait s'essuyer le visage du revers de sa manche.

— Vous êtes bien fatigué, mon pauvre Corot ? criaient Hubert.

— Pour ça, oui ! et je ne cache pas ma faiblesse, j'aimerais mieux avaler un verre de petit blanc que cette satanée poussière !

— Voulez-vous que nous demandions une seconde d'arrêt, nous nous rejoindrez à votre aise ?

— Non, pas encore, soupierait-il, toujours courant.

La nuit commença à tomber. On dépassa la Tour-de-Peilz et l'on allait arriver aux premières maisons de Vevey, ignorant encore où était l'incendie. Le ciel se couvrait de gros nuages cuivrés que traversaient de fréquents éclairs ; la chaleur menaçait de tout anéantir sous un étouffement général.

La pompe de Montreux allait s'engager dans

la première rue de Vevey, lorsque Corot jeta à Hubert un regard où se lisait l'épuisement le plus complet.

— Voyons, Corot, cria le jeune peintre, vous avez fait preuve d'assez de courage. Défaites votre bricole et jetez-vous de côté, nous nous rejoindrez à l'incendie.

Corot, à bout de forces, suivit le conseil...

Cependant, les pompiers poursuivaient leur course échevelée, sans que la pluie, qui tombait à verse, pût ralentir leur allure. Leur falot s'éteignit. S'étant trompés de route dans l'obscurité, ils perdirent une demi-heure à revenir sur leurs pas. Quand ils arrivèrent au lieu du sinistre — qui était Corsier — il était trop tard : les flammes achevaient leur œuvre de ruine, consumant les derniers restes d'une ferme regorgeant de récoltes deux heures auparavant.

« Les habitants du village se partagèrent, pour les héberger, les hommes qui étaient venus à leur secours. Les peintres furent menés chez un ami du syndic où un feu brillant allait leur permettre de se sécher.

— Allons, mes amis, dit une femme qui semblait commander à toute la maison, pas de façons et pas de fluxions de poitrine, surtout ! Enlevez-moi vos blouses, vos chemises, qu'on les torde pendant que vous séchez vos pantalons devant le feu.

— Diable ! dit le jeune Harduin en regardant d'un air indécis une jeune servante qui souriait de l'embarras que cette proposition soulevait, nous ne sommes cependant pas à la caserne, ici !

— C'est tout comme pour aujourd'hui, mes enfants, répondit la matrone, et c'est moi le colonel pour cette nuit. Ainsi, dépêchez-vous, car vous fumez tous comme des bouillis qu'on retire de la marmite.

La consigne, exécutée au milieu des rires, et les pantalons serrés d'un cran à la ceinture, les amis installés devant le feu réparateur, pensèrent à Corot.

Ils délibéraient entre eux sur le parti à prendre pour le retrouver, lorsqu'une étrange apparition se présenta à la porte de la maison hospitalière. Un homme, ruisselant d'eau de la tête aux pieds, venait de s'arrêter devant la baie lumineuse ; un chapeau de paille, dont les vastes bords, détremés par la pluie, tombaient tout flasques sur ses épaules, lui cachait le visage ; ses mains et sa blouse mouillées reluisaient, éclairées par le feu de l'âtre.

— Entrez donc, brave homme, lui dit la servante, il y a bien place au feu pour vous.

Pour remercier, le brave homme releva l'aile de son chapeau, et poussa un cri joyeux en reconnaissant ses amis. C'était Corot.

On le dépouilla de ses vêtements et, vu la respectabilité de son âge... et de son embonpoint, la maîtresse du logis le fit entrer dans une chambre voisine, où il put échanger son pantalon contre un de ceux du mari. Celui-ci était un homme dans la cinquantaine, propriétaire d'un vaste abdomen, et dans le vêtement duquel un des amis de Corot aurait facilement tenu avec

lui. On le lui drapa autour des reins du mieux qu'on put, puis on acheva de se sécher en écoutant ou en faisant le récit des aventures de la soirée.

Il va sans dire que les verres se choquèrent et qu'on ne les vida que pour les remplir de nouveau, « selon la louable coutume du pays. »

Au milieu de la nuit, les pompiers de Montreux et leurs amis les peintres allaient regagner leurs foyers, quand, au milieu du village, ils se heurtèrent à une délégation de la Municipalité, accompagnée d'un homme porteur d'une « brante » à moitié remplie de vin. La commune priait les sauveteurs montreusiens, lesquels, entre parenthèses, n'avaient sauvé rien du tout, de vider ce vaste récipient pour achever de lui faire honneur. Bien que quelques hommes fussent déjà passablement « émus », on ne se quitta que lorsque la brante fut à sec.

Le soleil brillait sur Jaman au moment où la pompe rentrait à Montreux. Sur le seuil de l'*Hôtel du Pont à pied*, maître Pillet, en manches de chemise, attendait « ses messieurs. »

« — Et surtout pas de félicitations, notre hôte, lui dit Corot, il n'y a pas de quoi, allez !

— Mais les incendiés ?

— Pour l'instant, les incendiés c'est nous, soupira Hubert. Si vous pouviez voir les ravages du vin de Corsier dans nos faibles estomacs, vous frémiriez !

— Alors, que prendriez-vous bien, en attendant le déjeuner, pour vous remettre un peu ?

— D'abondants bains de pieds pour nous tous, hôte prévoyant, continua Hubert, et c'est moi qui régale.

— Oh ! la bonne idée ! s'écria Corot, ça nous permettra de nous présenter devant la belle nature avec des pieds d'albâtre... »

Dans sa chambre, Corot voulut même prendre un bain de siège, comme prélude au bain de pied, mais sa magistrale rotondité demeura prise dans la seille, si bien qu'il ne put être délivré qu'avec le secours de ses amis. On en rit longtemps chez M. Pillet.

M^{me} X. va visiter son amie, M^{me} Y., qui en est à ses derniers jours. Elle lui trouve l'air très pensif.

— Mais, dit la visiteuse à la malade, à quoi donc rêves-tu, ma chère ?

— Je me regrette.

Il y a juste une semaine de ça. Des architectes, ingénieurs et entrepreneurs s'apprêtaient à célébrer par un plantureux festin l'achèvement d'un pont traversant une rivière. Avant de se mettre à table, ils jetaient sur leur œuvre un dernier regard de satisfaction et d'orgueil.

Soudain, ils aperçoivent un monsieur qui, sans rien dire à personne, mesure en long et en large le nouveau pont.

Intrigués, ils le prient à dîner avec eux, se promettant de lui demander, au dessert, qui il est et la raison de son mesurage.

Entre la poire et le fromage, l'inconnu, qui